

Le complément d'attribution /complément d'intérêt/

En grammaire traditionnelle on appelle compléments d'"attribution" les compléments du verbe introduits par la préposition à employés après les verbes du type donner, attribuer quelque chose à quelqu'un. Les compléments de ces verbes désignent la personne /la chose/ qui est le bénéficiaire de l'attribution exprimée par le verbe. Mais comme on emploie le terme complément d'attribution en connexion avec les verbes du type ôter, prendre, arracher quelque chose à quelqu'un /P.e.: J'ai pris un livre à mon voisin/, on se pose la question du bien-fondé de la dénomination, qui - à cause du contenu sémantique de ces verbes - prête à confusion. Marcel Cohen cite la définition de la grammaire scolaire de Martin-Boyon: "Le complément d'attribution sert à désigner l'être ou la chose pour lesquels le fait énoncé par le verbe présente un intérêt ou un désavantage". A propos de cela il déclare: "On devrait dire en vérité 'complément d'attribution ou de privation'".¹ /Cela nous rappelle la ressemblance avec la dénomination "dativus commodi et incommodi" des grammaires latines. Le terme latin a d'ailleurs l'avantage qu'il ne désigne la divergeance qu'à l'aide d'un "praefixum privativum" tout en laissant intacte la dénomination de base identique/.

Georges Gougenheim en parlant de la terminologie grammaticale fait mention de l'objection bien connue de Ferdinand Brunot qui souligne d'une part la confusion possible entre les termes attribut/attribution et d'autre part l'opposition sémantique entre attribution/enlèvement /privation/. A notre avis la première objection ne peut être considérée comme pertinente qu'à

un niveau pédagogique relativement inférieur. Par contre nous sommes plus enclins à apprécier la remarque de G. Gougenheim qui pose un problème plus essentiel: si nous admettons les termes attribution/enlèvement /ce qui revient à dire que l'attribution n'est plus un terme abstrait de grammaire désignant des compléments à sens différents/, nous donnons au mot attribution son sens habituel /comme p.e. le complément circonstanciel est dénommé d'après le sens/ en lui prêtant aussi une valeur grammaticale "du même ordre que sujet, objet, agent du passif, attribut". Tout cela nous paraît juste.² En d'autres termes G. Gougenheim considère la catégorie d'"attribution" comme une catégorie à part. En ce qui concerne sa préférence aux dénominations "objet secondaire" ou "objet second", /en cela il ne fait que suivre F. Brunot/, le premier terme nous paraît plus approprié, parce que l'opposition premier/second pourrait également susciter une autre sorte de confusion /relative à l'ordre des mots/. C'est que en français dans la catégorie des verbes à double compléments, d'après l'ordre des mots, d'après la position seule, on ne peut pas décider si l'un ou l'autre des deux compléments puisse être considéré comme complément d'objet direct ou complément d'attribution. Par contre en anglais: He gave the cat milk /He gave milk to the cat. - The boy sent his mother a letter /The boy sent a letter to his mother. Knud Togeby souligne aussi le caractère labile du critère de position en français: "l'ordre des mots ne vaut pas pour le français, où l'ordre ne dépend pas de la fonction syntaxique des membres, mais de leur poids ou étendue: p.e. J'ai donné au garçon le livre qu'il m'avait demandé"³ Mais en passant au delà du problème de l'ordre des mots la question est de savoir s'il faut ou non ranger l'attribution sous l'étiquette de la catégorie "objet". D'ailleurs nous allons revenir sur ce sujet par la suite. C'est aussi le terme complé-

ment d'objet second que les auteurs de la Grammaire Larousse du français contemporain adoptent.⁴ Mais ce n'est pas simplement une question de terminologie. Le problème d'ordre doctrinal consiste en cela que les auteurs de la grammaire mentionnée ci-dessus considèrent le complément d'attribution comme un sous-groupe de la catégorie complément d'objet. Ils interprètent la transitivité dans un sens plus large et ils étiquettent les groupes : plaire à, dire à /même douter de/ + syntagme nominal de "construction à un objet".⁵ A. Dauzat dans sa Grammaire raisonnée de la langue française⁶ départ d'un point de vue diachronique /à ce qu'on s'attend de sa part/ et met en relief la fonction de détermination des compléments qui jouent le rôle rempli par les cas anciens du latin. En parlant de la préposition à, il souligne sa valeur lexicologique /comme G. Gougenheim/:⁷ "Héritier du latin ad, à a conservé les emplois essentiels de la particule latine, et en a ajouté d'autres. Dès le latin vulgaire, ad développait les fonctions indiquant la direction, la tendance, le but, l'attribution /qui, dans la langue classique, étaient exprimés, sans préposition, par l'accusatif /direction/ ou le datif /attribution/.".

M. Grévisse adopte la catégorie de l'objet indirect interprétée dans un sens large /y compris les constructions avec la préposition de/; en général il n'emploie pas le terme complément d'attribution /lui aussi, il se sert des dénominations objet premier et objet secondaire/, et il ne le mentionne que dans une remarque quasi en passant et il le range parmi les circonstanciels: "Dans des phrases comme: Qui donne au pauvre prête à Dieu. Je cède la place à mon successeur, les mots pauvre, Dieu, successeur sont parfois regardés comme compléments d'attribution et rangés parmi les compléments circonstanciels".⁸

G. Galichet - dont la conception sera reprise en détail en

ce qui suit - en parlant du nouveau code belge de la terminologie grammaticale, exprime sa satisfaction au sujet de l'assimilation du complément d'attribution au complément d'objet indirect décidée par le comité de terminologie: "Enfin, relevons avec satisfaction l'assimilation du complément d'attribution au complément d'objet indirect. La limite est beaucoup moins nette entre complément d'objet direct ou indirect d'une part et complément circonstanciel de l'autre. Les linguistes l'ont souligné: ... il faut donner un sens très large à la notion d'objet et y inclure tout ce qui n'est pas nettement circonstance ou agent, en y comprenant l'attribution... Ce qui n'empêchera pas le professeur de préciser, le moment venu, que tel complément marque l'attribution."⁹ Il est intéressant que les auteurs du code estiment nécessaire de faire tout de même une concession à la notion "attribution": ce qui revient à dire qu'ils la considèrent implicitement comme un groupe spécial de compléments.

La conception de Charles Bruneau - qui est d'ailleurs tout à fait dissemblable à la manière de voir des autres grammairiens - est digne d'être relevée. Bruneau appelle complément d'attribution les compléments des verbes impersonnels précédés de la préposition à, qui peuvent être considérés selon lui comme sujets logiques. Par conséquent comme sujets logiques ils peuvent être rapprochés des compléments d'agent du verbe passif. /P.e. Il est arrivé un accident à mon ami:/ . Le complément communément considéré comme complément d'attribution est appelé par lui aussi complément d'objet secondaire.¹⁰

L'examen de la valeur grammaticale - si âprement discuté - du terme "complément d'attribution" soulève, au delà de la terminologie, non seulement la question de principe de la catégorisation /est-ce que le complément rentre dans la catégorie de l'"objet"?, mais aussi celle de la distinction entre l'objet" et complément d'attribution d'une part et complément circonstanciel et complément d'attribution d'autre part. Nous nous sommes bien

rendu compte qu'en faisant la séparation de la catégorie "complément d'objet indirect" d'avec celle de l'attribution, en interprétant l'objet dans un sens plus étroit, la catégorie même de l'objet indirect est devenue superflue. Et comme dans bien des cas le complément d'attribution s'approche beaucoup plus des circonstanciels, il est plus aisé de tracer la ligne de démarcation entre l'objet direct et l'attribution qu'entre le complément d'attribution et le complément circonstanciel. Tout en prenant en considération les opinions des plus éminents grammairiens, nous allons essayer dans ce qui suit de faire ces distinctions.

D'après G. Galichet /Essai de grammaire psychologique, 1950¹¹/ il n'y pas lieu de réserver un sort particulier au complément d'attribution. C'est que ce complément n'est autre chose qu'une variante du complément d'objet /indirect/ d'une part /U'écris une lettre à mon père/ et celle du complément circonstanciel de l'autre part /Cette mère se sacrifie pour ses enfants/. Dans l'exemple dernier notamment "ses enfants" représente en quelque sorte le but du sacrifice.

Dans son ouvrage plus récent /Méthodologie, 1953¹²/ il traite plus en détail le problème du complément d'attribution. Il cite le Supplément n° 24 du 5 octobre 1950 de L'éducation nationale où on peut lire: "L'appellation du complément d'attribution est limitée aux compléments qui indiquent en faveur de qui ou de quoi /ou au détriment de qui ou de quoi/ un acte est accompli." Il ajoute en s'autorisant de l'opinion de F. Brunot que l'action exprimée par le verbe aboutit directement ou indirectement à l'objet /complément d'objet direct/indirect/, par conséquent il fait rentrer /comme Brunot/ le complément d'attribution dans la famille des compléments d'objet secondaires.

C'est qu'il ne reconnaît comme catégories des compléments du verbe que l'agent, l'objet, /direct/indirect/, la circonstance: et il range tous les autres nuances des sens plus particulières parmi les membres de ces trois catégories principales en ne considérant ces nuances que comme des modalités, des variétés de ces trois notions fondamentales. Il ne sépare donc - pareillement à Brunot - le complément d'attribution /y compris les groupes au sens proche: notions d'appartenance, d'intérêt etc./ ni du complément d'objet indirect, ni d'ailleurs du complément d'objet direct: "ces deux compléments qui marquent l'aboutissement de l'action sont si parents de nature que la langue les emploie souvent l'un pour l'autre et les a souvent substitués l'un à l'autre au cours des siècles." Même de nos jours on dit: On a pallié à l'inflation./ Il palliait sa sévérité; J'ai suppléé les cent francs qui manquaient./ Son zèle suppléait au défaut de son intelligence. Galichet va même jusqu'à déclarer que l'introduction du terme complément d'attribution obscurcit les mécanismes fondamentaux de la détermination verbale. A notre avis ce n'est qu'au terme, qu'à la dénomination qu'on pourrait faire ce reproche. /D'ailleurs beaucoup de grammairiens - sans compter les auteurs déjà mentionnés - prennent position contre cette dénomination: p.e. les auteurs de la "Grammaire Larousse du français contemporain"¹³; Henri Bonnard¹⁴ etc./ Selon nous l'erreur principale ne consiste pas à ne pas avoir fait la distinction entre le complément d'attribution et le complément d'objet indirect, mais plutôt en cela qu'il a fait rentrer ces deux compléments dans la catégorie de "l'objet". Il est vrai que cette prise de position de G. Galichet et de F. Brunot ne peut être contesté en tant qu'il faut reconnaître un certain degré de parenté entre ces deux compléments. Cette parenté ne peut être déniée même au cas où on adopte une interprétation plus étroite de la transitivité /objet réversible du

point de vue de la construction active / passive/, parce que l'objet indirect - lui aussi - prend part au procès, même si cette participation est de moindre importance par rapport à celle de l'objet direct. Par ailleurs cette participation à l'action verbale est d'autant plus naturelle que Galichet assimile le complément d'attribution à la catégorie plus large des compléments d'objet indirect. Vu le degré d'importance inégale de cette participation à l'action du verbe, les deux catégories ne peuvent être tout de même identifiées. Et le fait qu'il existe des verbes qui étaient à l'origine de construction directe et sont devenus plus tard des verbes de construction indirecte /et vice versa/, ne constitue pas un critère de la fusion de ces catégories; tout cela veut dire simplement que la qualité d'être transitif ou intransitif n'est pas un trait caractéristique distinctif appartenant à la nature intrinsèque du verbe. En un mot le même verbe peut être de construction directe ou indirecte. G. Galichet dans son ouvrage le plus récent /Grammaire structurale, 1968/¹⁵ tout en s'accrochant à sa prise de position originale dont nous venons de parler, concède déjà l'emploi du terme "complément d'attribution" dans les cas les plus typiques / où à côté de l'objet direct le "bénéficiaire" est aussi exprimé/: "Selon nous, il conviendrait de réserver l'appellation complément d'attribution pour les cas où le procès n'atteint le bénéficiaire que par l'intermédiaire d'un objet premier /direct ou indirect/. Ex.: Le voyageur tendit son billet /objet premier direct/ au contrôleur. Le défunt a fait don de ses biens /complément d'objet premier indirect/ aux pauvres de la commune ". D'ailleurs le deuxième exemple prouve que Galichet /pareillement à Blin-kenberg/¹⁶ étend la notion "objet indirect" jusqu'aux constructions avec la préposition de même s'il s'agit des groupes

verbaux /p.e. faire don de/. G. Galichet considère donc la catégorie "complément d'attribution" comme superflue et l'incorpore dans le groupe beaucoup plus large des compléments d'objet indirect /à la limite des circonstanciels/, mais il finit par acquiescer la séparer - au moins terminologiquement - des autres objets indirects, en consentant à l'appeler occasionnellement "complément d'attribution".

Il s'agit du cas typique du complément d'attribution dans une phrase dans laquelle le verbe a deux compléments /second et troisième actant/¹⁷, c'est-à-dire un objet direct + objet second. P.e. Jean écrit une lettre à son père. Mais il arrive que l'objet direct manque: Jean écrit à son père. M. Cohen remarque que certains grammairiens parlent de "compléments d'attribution isolés". D'après lui F. Brunot a "victorieusement" résolu la question: "il s'agit de phrases où le verbe qui pourrait avoir un complément d'objet direct n'en a pas et s'emploi nu."¹⁸ Selon nous il ne faut pas nécessairement penser à des constructions elliptiques; les constructions du type écrire à quelqu'un, donner à quelqu'un diffèrent tout simplement des constructions du type penser à quelqu'un, nuire à quelqu'un en cela que la valeur sémantique intrinsèque de l'idée verbale des premières fait allusion à des personnes /ou choses/ concrètes /qui sont les vrais destinataires de l'attribution/ et par conséquent elles s'emploient plus fréquemment avec deux compléments, tandis que les verbes appartenant au second type sont suivis par un complément dont la valeur sémantique est plus abstraite, plus générique et qui, de plus, s'emploient normalement seuls.

Selon Galichet toutes ces divergences d'opinion ne font que confirmer sa thèse "à savoir que le complément d'attribution n'est pas un type fondamental de complément?"¹⁹

Tout au contraire on pourrait objecter que c'est justement la fusion des catégories "objet direct" et "objet indirect" dont découle logiquement le manque du "consensus grammaticorum". C'est cette conception trop large de l'objet qui rend la distinction entre les catégories presque impossible. Le terme "complément d'intérêt" proposé par Henri Bonnard ²⁰ élimine heureusement la confusion et l'inexactitude inhérentes à la dénomination "complément d'objet second ou secondaire", sans parler de la possibilité de la confusion homonymique des termes "attribut" et "attribution". Les termes premier/second, qui pourraient nous rappeler l'ordre des mots, ne constituent pas un critère syntactique de position. H. Bonnard dit que le terme objet second ne correspond qu'à des constructions "où l'attribution n'apparaît pas /habituer quelqu'un à quelque chose, priver quelqu'un de quelque chose/." Et l'identification du complément d'attribution à la catégorie du complément d'objet indirect ne lui paraît heureuse non plus, parce que cette dernière catégorie est encore plus large que ne l'est la catégorie "complément d'objet second" /p.e. il s'est emparé de mon verre/.

Il en résulte que H. Bonnard n'emploie le terme "attribution" que pour désigner les formes les plus typiques de ce complément et qu'il donne une interprétation trop large à la catégorie de l'objet indirect /il range les constructions avec la préposition de parmi les compléments d'objet indirect/. Et en fin de compte il insère même les compléments nettement circonstanciels - apparentés par leur sens à l'attribution - dans le groupe appelé par lui "complément d'intérêt". Nous sommes enclins à adopter la dénomination complément d'intérêt à la condition de considérer la circonstance comme une catégorie à part. Notre prise de position est confirmée par celle de M. Fischer.

M. Fischer parle du complément d'attribution comme d'une catégorie à part, et il ne l'assimile ni à la catégorie "objet"

ni à celle de "circonstance". Il appuie son opinion de l'exemple du verbe être, le plus authentique des intransitifs. En faisant l'analyse de la phrase: "Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux", /X.1/, il constate: "l'objet, c'est ce qui est donné ou vendu. Les complément soulignés ne peuvent donc être considérés comme complément d'objet /ni même comme objets seconds, comme l'ont proposé certains/: comment pourrait-on d'ailleurs parler d'objet dans les cas où l'on se trouve en présence du verbe être, le plus authentique des intransitifs: Tout vous est aiglon, tout me semble zéphir. /I, 22/. D'autre part, nous sentons bien qu'il ne s'agit pas là de compléments circonstanciels. S'ils ne sont pas sur l'axe sujet-objet, ils collent pour ainsi dire à lui et épousent sa direction.. Nous avons donc bien affaire à une catégorie spéciale de complément qui justifie une appellation à part, celle de complément d'attribution." Il ajoute même que dans les langues à déclinaison c'est le datif qui correspond au complément d'attribution. De plus il range aussi le pronom personnel explétif /dativus ethicus/ parmi les compléments d'attribution. /Selon nous c'est plutôt une sorte de circonstanciel/. Quoiqu'il reconnaisse l'absurdité occasionnelle du terme "complément d'attribution", il l'adopte faute de mieux, parce qu'il exprime tout de même le sens d'intéressement à l'action.

M. Fischer essaie donc de fixer les limites du domaine du complément d'attribution et par rapport au complément d'objet direct et par rapport au complément circonstanciel.

Jean Dubois donne une définition exclusivement syntaxique de la notion "objet". Il se base pour trancher la question sur la place occupée par le syntagme nominal par rapport au verbe: "L'ordre des syntagmes nominaux relativement au verbe permet de distinguer le syntagme nominal sujet qui lui est préposé et le syntagme nominal objet qui lui est postposé, l'ordre relatif des deux syntagmes dans la phrase canonique étant toujours sujet --- objet." ²² Il s'ensuit de ce point de vue qu'il ne

fait pas de distinction entre le syntagme prépositionnel et non prépositionnel ayant la fonction "objet". Mais tout de même, - lui aussi-, il réserve un sort particulier aux compléments construits avec la préposition à. Il considère ces compléments comme une exception; ce faisant il s'approche de l'opinion de ceux qui font entrer les compléments construits avec la préposition à dans une classe spéciale. Cela revient à dire qu'il trace déjà une ligne de démarcation entre le complément d'objet direct et le complément d'objet indirect /ou au moins entre le complément d'objet direct et les constructions avec la préposition à./

Dans la phrase c'est le verbe qui joue le rôle du "pivot"; c'est l'âme de la phrase. Selon Damourette et Pichon le verbe possède une "puissance nodale", qui le rend capable d'englober d'autres substances dans sa propre substance verbale. La substance exprimée par le verbe est actualisée lorsqu'elle entre en rapport d'une manière réciproque avec d'autres substances. Par conséquent ces dernières prennent part au déroulement temporel /spatial/ du procès du verbe. Ce sont le verbe et les substances englobées par lui qui participent au phénomène entier exprimé par la phrase. Ces dernières en participant au fait exprimé par le verbe perdent une partie de leur substance absolue, parce qu'elles constituent nécessairement une nouvelle unité avec le verbe qui les unie et du point de vue du temps et du point de vue de l'espace au "point de repère" du procès, du phénomène entier /c'est-à dire au sujet de la phrase/. Le verbe comme centre de gravitation est précédé du sujet /l'idée principale/ et est suivi du complément /S+V+C/. Le rapport entre le sujet et le verbe peut être considéré comme constant, ce qui découle du fait que le sujet constitue la source du "fait", du "procès" exprimé par le verbe. Par contre le rapport verbe /complément comporte des degrés d'intensité différents selon l'éloignement des rapports

syntactiques inégaux entre le verbe et le complément. Au cas où le complément /ne comportant pas de préposition/ joue un rôle indispensable dans la réalisation de l'"idée verbale" et est lié directement au verbe, c'est-à-dire lui est simplement juxtaposé, et en dernière analyse il dépend du sujet par l'intermédiaire du verbe, on parle de complément d'objet direct. Damourette et Pichon s'expriment à ce sujet comme suit: "Il arrive très souvent, dans les phrases verbales françaises, que parmi les partenaires que le verbe met en rapport avec le repère phrastique, il y en ait un qui ait un rôle particulièrement éminent: l'about; c'est celui vers lequel semble tendre naturellement le verbe, celui qu'à partir du repère le verbe atteint par la simple force de sa signification propre sans le secours d'aucune préposition." ²³

En principe nous ne considérons donc comme "objet" que les compléments non prépositionnels que nous venons de préciser. Par conséquent en français les constructions avec la préposition à ne relèvent pas de la catégorie "objet." Le fait qu'en espagnol il existe un objet "personnel" de construction indirecte /et justement avec la préposition à/ ne confirme pas, même "per analogiam" la dénomination complément d'objet indirect en français. En espagnol, il s'agit notamment d'un individu appartenant à la même catégorie unique. La préposition joue le rôle d'une sorte de restriction et oriente l'action du verbe vers l'individuel en limitant la valeur générale de celle-ci; par contre la catégorie considérée dans son intégrité est sans contredit objet direct /et l'individu en question se trouve à l'intérieur de cette catégorie/. Examinons p.e. l'opposition entre Busco a mi criado / Busco criado, ²⁴ ou celle entre Pedro vio a la mujer / Pedro vio una mujer / Pedro vio a una mujer. "Der Satz mit der Präposition wird so verstanden, als sei die Frau /mujer/ eine ganz bestimmte Frau, die man schon kennt, während der präpositionlose Partnersatz so interpretiert wird,

als sähe Pedro überhaupt ganz allgemein eine Frau." ²⁵ Le caractère expressément "objet direct" de l'"objet personnel" est souligné par le fait du loismo, ²⁶ c'est-à-dire selon l'usage espagnol on remplace l'objet personnel en question par le pronom lo /illum> lo /. La préposition a sert donc à individualiser une personne déterminée à l'intérieur d'une catégorie; elle a par conséquent un rôle de restriction et de précision: "On peut constater que la présence de la préposition a, respectivement p/r/e /en roumain/, se rattache non seulement au sens personnel de l'objet direct, mais aussi, et même dans une plus grande mesure, au caractère déterminé, individualisé, de celui-ci; ... le caractère obligatoire de l'emploi de la construction prépositionnelle est directement proportionnel au degré d'individualisation de l'objet direct." ²⁷ /A propos de cela on pourrait rappeler l'analogie entre ce phénomène et l'objet déterminé /indéterminé en hongrois; en se rendant tout de même compte du décalage de constructions entre les deux langues; en hongrois notamment les désinences personnelles du verbe déterminent en avance le caractère déterminé ou indéterminé de l'objet prévisible/. Nous voudrions résumer ce que nous entendons par "objet" /direct/: un objet passif subissant directement l'action du verbe transitif /dans un sens étroit/. Il s'ensuit de là que la notion "transitivité indirect" en tant qu'elle comporte l'existence de la catégorie "objet indirect" devient pour nous superflue. Les explications suivantes appuient peut-être notre thèse:

Si nous considérons le verbe comme une espèce de mot attributive /dans un sens plus large/ il est d'une orientation anatactique; ²⁸ il s'ensuit que l'opinion de L. Tesnière - selon laquelle le sujet est considéré comme un complément parmi les autres - ne peut être adoptée qu'au cas où le rapport sujet/verbe n'est pas considéré comme une liaison catatactique ou avec

d'autres mots, comme un régime du type transitif. Par conséquent la transformation d'une construction active en construction passive s'assimile à un procédé d'intransitivation. Les constructions intransitives sont des chaînes, des liaisons anatactiques par essence, qu'elles soient d'une orientation centrifuges / *er läuft; il court* = $S \rightarrow$ /; ou qu'elles soient d'une orientation centripètes / *il est condamné* = $S \leftarrow$ /. A cause de son emploi intransitif le verbe n'est donc suivi d'un objet passif subissant l'action qui prend sa source au sujet; ce qui revient à dire que le verbe ne transmet pas de contenu attributif. Par contre dans une construction transitive le verbe joue le rôle du "principal" par rapport à l'objet. Ce qui ne veut pas dire que des espèces de mots par nature de construction anatactique ne puissent être relativisées d'une manière catatactique, p.e. les adjectifs relatifs: plein de force /principal \rightarrow complément/. Normalement les adjectifs comme épithètes sont en principe en français de construction anatactique: table ronde. Dans ce dernier exemple notamment l'adjectif joue un rôle habituel de complément. Le verbe du type nuire à quelqu'un est l'exemple de la relativation catatactique qui n'est pas identique à la transitivité, quoiqu'elle soit un phénomène en parenté avec elle.³⁰ La préposition à dans l'exemple cité peut être anticipée parce qu'il s'agit d'une relativation occasionnelle. Dans ce cas /où il s'agit de "katataktische Leerstelle"³¹/ la préposition + régime peuvent être en général remplacés par un pronom personnel indéfini: /nuire à Paul/nuire à quelqu'un/³². Nous en reviendrons encore à cette question à propos de la distinction entre le complément d'attribution et le complément circonstanciel.

Nous ne devons pas pourtant oublier le rôle du sujet en tant que point de repère, l'agent de l'action et il nous faut rappeler également que les substances englobées par la "force nodale" du verbe se complètent réciproquement. Ce qui veut dire qu'il s'agit d'une sorte de "Bedeutungsharmonie": "nicht nur

Verb und Objekt, sondern auch Subjekt und Objekt zusammengeordnet sind.... Logisch ist zwar das Objekt eine Ergänzung des Verbes, S - /vo/, aber vorstellungsmässig beginnt die Handlung im Subjekt und betrifft oder ergreift, schafft, etc., das Objekt, in dem sich die Handlung erschöpft." ³³ La doctrine de la valence et des actants du verbe professée par L. Tesnière appuie sur plusieurs points l'explication précédente. Il appelle valence du verbe la susceptibilité du verbe de régir des compléments /des actants/. Il classe les verbes selon le nombre des actants qu'ils sont susceptibles de comporter: il y a donc des verbes monovalents, divalents, trivalents. Et il appelle les verbes sans actants verbes avalents. Il nomme les compléments des actants en les définissant du point de vue sémantique: "Le prime actant est celui qui fait l'action; le second actant est celui qui subit l'action /=objet/. Le tiers actant est celui au bénéfice ou au détriment duquel se fait l'action". ³⁴ /correspond au terme complément d'attribution/. Ce qui veut dire que les verbes appelés transitifs dans la grammaire traditionnelle deviennent dans le système de Tesnière des verbes à deux actants. Par rapport au complément d'objet indirect il écrit: "Mais la grammaire traditionnelle n'a pas de terme spécial pour les verbes à trois actants. Elle les confond avec les verbes à deux actants sous le nom de verbes transitifs." ³⁵ Ce qui est donc important pour nous, c'est que Tesnière, lui aussi, reproche à la grammaire traditionnelle d'avoir fait rentrer sans discrimination et le complément d'objet direct et le complément d'objet indirect dans la catégorie de l'"objet". /second/troisième actant/. Dans un sens morphologique il appelle "objet" le second actant non prépositionnel; du point de vue syntaxique il donne une définition de position et par rapport à l'objet et par rapport aux autres actants: "Dans les langues sans cas, aucun indice ne distingue généralement le second actant du premier. Force est donc de recourir à la position des actants, et d'attribuer à chacun d'eux une place fixe, à laquelle soit liée la fonction de

sujet ou d'objet. C'est ce qui passe en français et en anglais, où la position avant le verbe est celle du sujet et la position après le verbe celle de l'objet, p.ex. fr. Alfred frappe Bernard, angl. Alfred is striking Bernard."³⁶ L. Tesnière établit donc une ligne de démarcation stricte entre le complément d'objet indirect et l'objet /dans un sens plus étroit/. Selon lui ce sont le noeud verbal et les actants qui constituent la structure de la phrase; et quoiqu'il reconnaisse que le troisième actant participe à l'action, au procès du verbe, il se rend compte pourtant de la différence substantielle entre le deuxième et le troisième actant. J.-Cl. Corbeil tout en qualifiant le système de Tesnière de trop traditionnel, reconnaît tout de même non seulement la richesse de la notion de valence, mais aussi l'importance de la théorie des actants: "chaque verbe serait alors affecté d'un exposant indiquant le nombre d'actants possible, le même verbe pouvant avoir des indices variables selon les nuances de signification. De plus, le fait même de la valence accentue une différence nette entre objet et circonstant: l'objet est prévisible, le circonstant ne l'est pas."³⁷ On pourrait d'ailleurs mettre en relief la valeur pédagogique du système de Tesnière. Ce que J.-Cl. Corbeil qualifie dans le système des actants de Tesnière de plus traditionnel - c'est-à-dire la distinction stricte à la fois formelle et sémantique entre les actants différents d'une part et entre les actants et les circonstances de l'autre part - est d'une importance pratique capitale dans l'enseignement des langues étrangères /surtout s'il s'agit de langues à déclinaison/. Le structuralisme de Tesnière s'arrête à mi-chemin entre la tradition et les excès du structuralisme formel. On pourrait dire que c'est une heureuse synthèse de méthodes anciennes et modernes. Et si ingénieuses qu'elles soient, les théories formalistes de Richer, de Chomsky etc. sont peu aptes à être appliquées à l'enseignement du français

aux étrangers et de nos jours beaucoup de professeurs de français ont fini par y renoncer.³⁸ Il faut souligner aussi la valeur pédagogique éminente du système valenciens des verbes: en rédigeant un dictionnaire ou une grammaire descriptive il faut toujours déterminer la valence du verbe, c'est-à-dire il faut indiquer toujours les actants du verbe, parce que sans ces informations ni la traduction d'une langue à l'autre, ni l'enseignement efficace n'est pas possible. Ces exigences pratiques se trouvent très bien appliquées p.e. dans le dictionnaire de H. Bonnard.³⁹

La présence de la préposition limite pour ainsi dire le procès, la force constructive du noeud verbal, sa force d'englobement, et quoique le tiers actant /le complément d'attribution/ se rattache sémantiquement au verbe, participe à la réalisation de la substance exprimée par le verbe, cette présence de la préposition fait tout de même dévier, sépare presque le verbe de son complément. Il faut donc prendre en considération le rôle intermédiaire de la préposition. "La particule placée entre le verbe et son complément a pour fonction d'indiquer par sa seule présence que l'union verbe-complément n'est pas totale; et de ce fait, il serait préférable de l'appeler interposition."⁴⁰ La préposition + régime peuvent être opposés en tant qu'unité aux autres membres de la proposition. Dans le cas du complément d'attribution la préposition quant à sa signification lexicologique peut être considérée jusqu'à un certain degré comme abstrait. Quoiqu'elle n'ait pas de rôle autonome, elle ne perd pas pourtant tout à fait sa fonction de préciser, il conserve donc "son idée de la ponctualité statique et dynamique."⁴¹ Il nous paraît donc juste de séparer le complément d'attribution de la catégorie "objet".

La séparation entre le complément d'attribution et le complément circonstanciel /ou bien si on emploie la terminologie de Tesnière: la fixation de la limite entre actants et circonstan-

ciels/ nous semble à première vue facile, mais surtout au cours de l'analyse de certains cas-limites on doit se rendre compte de la difficulté de la tâche: "A première vue la limite entre actants et circonstants est nette. Mais à y regarder de près, on s'aperçoit qu'elle est délicate à fixer avec précision. L'actant pourvu de l'indice numéral le plus élevé, c'est-à-dire, le tiers actant, présente déjà quelques caractéristiques de circonstant. Inversement, certains circonstants présentent avec les actants quelques analogies qui invitent à considérer attentivement les critères susceptibles de permettre un départ entre les actants et les circonstants."⁴²

Si l'on voulait résumer les traits caractéristiques bien connus des compléments circonstanciels, on pourrait dire: en principe le circonstant situe le verbe par rapport à un point de repère qui se trouve en dehors de l'idée verbale; il s'ensuit qu'il détermine tout le rapport sujet/prédicat. On ne peut anticiper ni le nombre, ni la nature des compléments circonstanciels. Le circonstant a en outre la qualité essentielle d'être mobile et d'avoir une large autonomie de position dans la phrase. Le fait en lui-même est révélateur qu'aux cas typiques il est déterminé par une préposition à valeur lexicale pleine, parce que le complément circonstanciel ne participe pas à proprement parler à la réalisation de l'idée verbale. Ce fait devient explicite par la présence d'une préposition qui tend à sa pleine valeur intrinsèque.

J. Cl. Corbeil qui a fait des recherches de fréquence et de statistique très approfondies dans le domaine des rapports syntaxiques, résume les critères pratiques de la distinction entre le complément d'"objet" /il emploie ce terme dans un sens plus large en faisant rentrer les compléments d'objet directs et indirects dans la catégorie "objet"/ et le complément circonstanciel dans ce qui suit:

- a. la transposition au passif;
- b. la transposition à l'infinitif passif;
- c. la transposition thématique;
- d. la commutation v+CO/Subst. + Ct. déterminatif. ⁴³

Il s'ensuit des pages précédentes que nous ne voulons pas insérer le groupe "complément d'objet indirect" /ce groupe est d'ailleurs considéré par nous comme superflu/ dans la catégorie du "complément d'objet." Ce qui revient à dire que le rayon d'action de cette dernière devient plus limité. J.-Cl. Corbeil lui aussi, remarque que des critères de cette sorte sont sujets à caution, même au cas où nous interprétons la catégorie "objet" dans un sens plus large. En tout cas de la méthodologie de Corbeil nous dégageons un enseignement très fructueux: c'est que la notion de rection doit être examinée et du point de vue syntaxique et du point de vue sémantique à la fois pour faire le départ entre le complément d'attribution /et aussi le complément d'objet/ et le complément circonstanciel. "La distinction entre complément d'objet et complément circonstanciel dépend avant tout du rapport sémantique qui s'établit entre le verbe et ce complément, rapport qui, souvent s'exteriorise par des formes identiques dans le discours. Sans tenir compte du sens, il est impossible de différencier un objet d'un circonstant." ⁴⁴

Si on se borne à n'examiner que les rapports syntaxiques à la manière de E. Richer ⁴⁵ et si on ne tient compte que de la "complémentarité syntaxique", on "vide" alors la syntaxe "et on aboutit à de grandes fonctions abstraites, forcément schématiques et sans nuances, dont on observe les relations entre elles... La complémentarité syntaxique ne peut expliquer la différence entre 'Je travaille le fer' et 'Je travaille la nuit'". Dans le cas de "Il travaille le fer" il ne fait aucun doute que le complément fer participe directement à la réalisation de l'idée verbale; il s'agit donc d'un rapport complémentaire primaire

/verbe/deuxième actant ou objet/ dans lequel la présence éventuelle d'une préposition rendrait douteux le conditionnement réciproque du complément et du verbe. Dans l'exemple "Il travaille deux heures" le rapport des termes dans la phrase reste en essence le même que dans l'exemple précédent parce qu'il s'agit ici aussi de la réalisation de l'idée verbale, du déroulement temporel de l'action et ce déroulement temporel fait toujours organiquement partie de l'idée verbale. Par contre dans les phrases Il travaille/ il a travaillé à deux heures, entre l'idée verbale et son complément construit avec la préposition à le rapport étroit précédent n'existe plus: la préposition ayant tendance à s'approcher de sa valeur lexicologique intrinsèque fait son apparition pour séparer le verbe de son complément. Ce qu'il faut mettre en relief c'est que l'action s'accomplit, ou s'est accomplie et que cet accomplissement de l'action est accompagné d'une circonstance accessoire: le moment qui détermine le procès de l'extérieur. Si la notion de ponctualité n'est pas exprimée explicitement par la préposition à, l'idée du temps, comme facteur intrinsèque déterminant, appartient directement au procès. A l'aide des explications précédentes nous aurions voulu souligner que la différence entre le complément d'attribution et le complément circonstanciel ne peut être démontrée en faisant des recherches syntaxiques exclusives sans tenir compte des rapports sémantiques.

Après avoir parlé du départ à faire entre les constructions avec la préposition à que nous avons appelées compléments d'intérêt ou compléments d'attribution et les compléments circonstanciels, procédons maintenant à l'examen d'un cas limite entre ces deux catégories. Au cours de cette analyse nous verrons surgir d'autres critères de la distinction pas encore mentionnés. Nous pensons à la construction souvent discutée: aller à Paris. R. L. Wagner, à propos de la distinction du complément essentiel d'avec le complé-

ment circonstanciel attire notre attention sur le fait que dans une étude du type sémantique tout en étiquetant soigneusement un complément comme complément de lieu, de prix, de mesure, etc. nous n'avons pas pour autant tranché la question à savoir si le complément peut être rangé parmi les circonstanciels ou non. Il mentionne les exemples suivants: aller à Paris, aspirer aux honneurs. Les deux verbes s'accordent à n'être pas usités normalement seuls. Si nous les comparons à leurs synonymes à l'aide de la méthode des grammaires traditionnelles /gagner Paris = aller à Paris/, en vertu de quoi pourrait-on qualifier alors le syntagme aspirer aux honneurs de complément d'objet indirect, et aller à Paris de complément circonstanciel? De nouvelles difficultés d'analyse se présentent si on considère qu'au cas de aller à Paris même la mobilité caractéristique des circonstanciels n'existe pas. /Il va à Paris/Il se promène le soir/Le soir, il se promène/. Tout au moins ce n'est qu'en employant le présentatif c'est que la phrase peut être modifiée: C'est à Paris qu'il va/Il va à Paris demain. Même la transformation A Paris, il y va demain ne nous satisfait pas: la supplémentation pronominale obligatoire prouve la cohésion plus forte du verbe et du complément; ce qui justifierait le bien-fondé de l'opinion de P. Guiraud.⁴⁷ Guiraud considère notamment le complément à Paris comme l'objet du verbe de mouvement aller qui a pour visée de l'action, du mouvement un lieu, l'objet de ce mouvement. C. De Boer⁴⁸ considère à Paris comme "régime direct extérieur" parce que "le verbe aller, par sa valeur de verbe de direction, appelle, pour ainsi dire, le régime à Paris, ce qui n'est pas du tout le cas dans: Je dîne à Paris." /régime indirect dans la terminologie de De Boer/. La terminologie de De Boer n'est pas heureuse, par contre elle prête à confusion.⁴⁹ En dernière analyse on pourrait dire que Guiraud regarde le complément en question comme un complé-

ment d'objet indirect, tandis que De Boer le considère comme une catégorie de transition. Mais si on fait une analyse plus minutieuse de la construction aller à Paris, il faut le tenir pour un circonstanciel de lieu. Si nous procédons simplement à une analyse sémantique, la question se pose: Où vas-tu? A Paris. Dans ce sens il y a une opposition entre Je viens de Paris et Je vais à Paris /D'où viens-tu?/. Ce qui revient à dire que la préposition est encore autonome et a encore sa valeur de sens originale.

Dans la terminologie de De Boer la catégorie appelée par lui "prépositions fin de mot" /penser à, aspirer à/ a une parenté évidente avec les constructions du type aller à Paris, parce que les verbes aller et penser se complètent également des compléments construits avec la préposition à. C'est pourtant une erreur que de croire qu'il n'y a aucune différence entre les deux catégories. La "préposition fin de mot" aurait la fonction d'un morphème casuel, c'est-à-dire elle constituerait une adhésion très étroite au verbe. Même si nous considérons comme périmée la classification des prépositions en trois groupes par De Boer /des prépositions "vides" ou casuelles, comme à, de; des prépositions semi-casuelles, comme avec, en, par, pour; des prépositions pleines ou non-casuelles, comme dans, après, etc./⁵⁰ on pourrait tout de même concéder que la façon de penser française ressemble à la manière de penser latine en tant que dans la langue latine la préposition avait aussi le rôle de préciser les rapports syntaxiques qui étaient déjà exprimés sans prépositions par de simples cas et en français également la préposition joue le même rôle de préciser les rapports. Les constructions avec les prépositions vides, et encore plus les constructions sans préposition, c'est-à-dire le recours exclusif aux rapports syntaxiques et positionnels en français

peuvent être mises en parallèle avec les rapports syntaxiques réalisés en latin à l'aide des désinences casuelles; par contre les prépositions pleines ayant une valeur lexicale plus marquée ont en français la fonction de préciser comme en latin /du point de vue syntaxique la présence de la préposition fait dévier donc l'aboutissement direct du procès à l'objet/. L'erreur de De Boer consiste en cela qu'il transpose cette ressemblance de la façon de penser des deux langues au plan grammatical /préposition vide identique au cas latin/, alors que le système analytique de la langue française diffère profondément du système synthétique latin. Ce qui veut dire que le rôle de précision de la préposition, - donc la possibilité d'une analyse plus nuancée - a été méconnu par De Boer; et de plus il n'a pas reconnu la situation spéciale de la préposition à, qui à proprement parler ne peut être considérée jamais en français comme tout à fait "vide". Par ailleurs l'analyse doit être faite non seulement à partir du verbe, mais aussi à partir du complément. Si on se base sur cette analyse complexe, on se rendra vite compte que la préposition à peut avoir deux fonctions /une fonction autonome et une autre fonction dans laquelle la préposition se rattache plus étroitement au verbe/. Dans les expressions du type aller à Paris le caractère de circonstanciel de lieu s'ensuit de la nature même du complément. Quant à la théorie des "prépositions fin de mot" professée par De Boer, toujours est-il vrai qu'il y a des prépositions qui se rattachent étroitement au verbe. Par exemple la préposition à se joint plus étroitement au verbe dans le cas de penser à que dans celui de aller à Paris. Mais la préposition à garde toujours une partie de sa signification originale lexicologique, par conséquent la catégorie du type penser à quelque chose ne peut être identifiée

à la catégorie "objet": Knud Togeby ⁵¹ souligne qu'il y a synchrétisme entre les prépositions à et en en français. G. Gougenheim ⁵² met en relief le caractère ponctuel de la préposition à : c'est-à-dire cette préposition exprime à la fois le lieu où l'on va et le lieu où l'on se trouve. En outre Gougenheim nous rappelle la fusion de *en le > au et *en les > aux, ⁵³ en réfutant en même temps le caractère "vide" de la préposition à. Si on oppose les phrases: Je suis en France/ Je suis à Paris/ Je vais à Paris, on s'aperçoit que le sens lexicologique de la préposition, - quant à son essence- reste intact quoique ce soit à l'aide d'une ligne descendante qu'on pourrait représenter l'affaiblissement progressif de la valeur lexicologique. E. Spang-Hanssen attache une grande importance à l'analyse de la nature du régime et il nous propose une épreuve de substitution pratique: "l'emploi de à devant la plupart des compléments de lieu dépend à un haut degré de la nature du régime /il est à Paris, en France/, et, de tous les points de vue, il serait regrettable de confondre ces compléments avec le complément d'un verbe tel que penser. Il paraît quand même possible d'éviter des distinctions purement subjectives entre acceptions locales et non-locales,... en faisant l'essai de remplacer le régime par un pronom indéfini tel que quelqu'un, quelque chose, personne, rien ou tout. Si une telle substitution est possible, c'est que le choix de la préposition dépend principalement du verbe."⁵⁴

La substitution des pronoms personnels indéfinis nous a donné des renseignements précieux à partir de l'examen des traits caractéristiques fonctionnels du complément. Le procédé inverse est également possible: il s'agit notamment d'échanger le verbe contre faire, le verbum vicarium. L. Hjelmslev ⁵⁵ parle de ce rôle du verbe faire qui dans beaucoup de langues "renferme en un synchrétisme total toutes les

significations possibles".⁵⁶ Ce syncrétisme est naturellement beaucoup plus marqué en anglais dans le cas de "to do". En français la suppléance n'est possible que dans un domaine restreint, parce que la fonction du verbe faire comme substitut verbal n'est pas équivalent à la fonction d'un substitut nominal. Spang-Hanssen⁵⁷ s'appuyant sur l'autorité de M. Moignet⁵⁸ résume la question: "Si le complément pouvait s'employer dans le même sens avec faire, il serait déclaré indépendant du verbe, sinon il faudrait le regarder comme un complément étroitement lié au verbe..." Cette sorte de suppléance est plutôt valable pour des cas où la préposition + régime ne correspond pas à y; p.e. il l'a écrit à l'école/ il l'a fait à l'école; par contre la substitution n'est pas possible dans des phrases du type il pense à son voyage/ il y pense. Par ailleurs Spang-Hanssen se rend bien compte des limites de cette suppléance.

L. Tesnière propose un départ plus radical et en même temps plus impressionnant entre le complément d'attribution et le complément circonstanciel. Il résout la difficulté en tranchant le noeud gordien: il exclue notamment toutes les constructions avec la préposition de / et à plus forte raison les constructions avec les autres prépositions/ des actants du verbe, parce qu'elles ne participent pas à l'action verbale. De cette façon il exclue également les "objets indirects" appelés par les grammairiens allemands "accusativus respectivus", "Präpositionalobjekte" etc. Il prend pour exemple la phrase: Alfred change de veste:" Mais de veste ne peut pas être un actant, puisqu'il ne répond ni à la définition du prime actant, qui fait l'action, ni à celle du second actant, qui supporte l'action, ni enfin à celle du tiers, au bénéfice ou au détriment de qui se fait l'action. N'étant pas un actant, il ne peut être qu'un circonstant."⁶⁰ La distinction est nécessairement pertinente même au cas où l'on reconnaît une

certaine parenté de ces sortes de constructions avec les ac-
tants, parce que le sens du verbe apparaît incomplet sans les
compléments en question. /Ce sentiment d'incomplétude s'explique
par l'étroitesse de la connexion de ces derniers avec le verbe./

Nous avons donc essayé de souligner le rôle spécial du
complément d'intérêt /complément d'attribution/ en le considé-
rant comme une catégorie à part. Nous nous sommes proposé en
outre d'établir une distinction entre le complément d'intérêt
et le complément d'objet direct d'une part et entre le complé-
ment d'intérêt et le complément circonstanciel d'autre part.
En analysant le caractère plus ou moins autonome du syntagme
nominal /du complément/, et en prenant en considération le
degré d'éloignement du complément par rapport à l'idée verbale
représenté par la présence de la préposition, nous nous
sommes efforcé d'établir une distinction plus nuancée entre
les différents termes de la phrase et plus particulièrement
de tracer une ligne de démarcation entre "Objekt et Objektoid".
La nécessité de cette séparation, c'est-à-dire l'importance
d'une analyse plus nuancée, plus précise est soulignée non
seulement par les grammairiens français déjà mentionnés /p.e.
R.L. Wagner, L. Tesnière/, mais aussi par les auteurs allemands
qui font nécessairement leur réflexions sur les faits de langue
de l'extérieur: "es kann wohl nicht geleugnet werden, dass
die Darstellung der Satzgliederkategorien in der französischen
Grammatiken einer gründlichen Überholung bedarf. So wird unter
anderen zwischen Objektoid /Die hybride Bezeichnung unter die
Präpositionalobjekte, als unreine Objekte zu verstehen sind,
stammt von K. v. Ettmayer/, Adverbial und Circumstantial nicht
unterscheiden". 61

La prise de position représentée par L. Tesnière et par
d'autres est adoptée en principe même par la grammaire géné-

native. En grammaire générative notamment on appelle le syntagme prépositionnel attributif. La fonction de ce syntagme correspond au datif des langues casuelles; et les verbes qui ont cette construction sont dits attributifs.⁶²

Tout cela semble appuyer notre thèse: il nous paraît juste de réserver un sort particulier aux constructions avec la préposition à.

József MUCSI

Ouvrages consultés

1. M. Cohen, Nouveaux regards sur la langue française, Paris, Editions Sociales, 1963, p. 150.
2. G. Gougenheim, Sur la terminologie grammaticale, in Le Français Moderne, XXIV., 1967, N° 53, p. 24.
3. Knud Togeby, Structure immanente de la langue française, Paris, Larousse, 1965, p. 86.
4. J.-C. Chevalier - C., Blanche-Benveniste, M. Arrivé, J. Peytard, Grammaire Larousse du français contemporain, Paris, Larousse, 1964, p. 181.
5. Ibid., p. 72.
6. A. Dauzat, Grammaire raisonnée de la langue française, Lyon, IAC, 3^e éd., 1947, p. 343.; p. 352
7. G. Gougenheim, Études de grammaire et de vocabulaire français, Paris, Picard, 1970, pp. 22-30./ Article: Y a-t-il des prépositions vides en français?/
8. M. Grévisse, Le bon usage, Duculot-Geuthner, Gembloux-Paris, 1959, p. 141.
9. G. Galichet, Un nouveau code belge de terminologie grammaticale, in Le Français Moderne, XXVI., 1958, N° 3, p. 189.
10. Ch. Bruneau - M. Heulluy, Grammaire française, Paris, Delagrave, 1947, p. 77.
11. G. Galichet, Essai de grammaire psychologique, Paris, 2^e éd., PUF, 1950
12. G. Galichet, Méthodologie grammaticale, Paris, PUF, 1953, pp. 138-62-64
13. J.- C. Chevalier, etc. op. cit. p. 73.: "La terminologie officielle affublé cet objet second de la dénomination indéfendable de complément d'attribution."
14. H. Bonnard, Propositions pour une nomenclature scolaire reformée, in Le Français Moderne, XXXIII. N° 3, 1965, p. 173.

15. G. Galichet, Grammaire structurale du français moderne
Montréal, Éd. HMH Charles-Lavauzelle, 2^e éd. 1968,
p. 154.
16. A. Blinkenberg, Le problème de la transitivité en français
moderne, Kobenhavn, Munksgaard, 1960, p. 62.
17. L. Tesnière, Éléments de syntaxe structurale, Paris,
Klincksieck, 2^e éd., 1969, p. 107.
18. M. Cohen, op. cit. p. 244.
19. G. Galichet, Méthodologie, op. cit. p. 99.
20. H. Bonnard, op. cit. p. 173.
21. M. Fischer - G. Hacquard, A la découverte de la grammaire
française, Paris, Hachette, 1959, p. 365.
22. J. Dubois, Grammaire structurale du français: le verbe, Paris,
Larousse, p. 19.
23. J. Damourette et Ed. Pichon, Essai de grammaire de la langue
française, Paris, d'Artrey, 3^e éd. 1911-13, Tome 3,
p. 154.
24. M. Sandmann, Zur Frage der Transitivität, in Zeitschrift für
romanischen Philologie, 97/1963/, p. 590.
25. H. Isenberg, Das direkte Objekt im Spanischen Berlin, Akademie-
Verlag, 1968, p. 20.
26. M. Alonso, Gramatica del español contemporaneo, Madrid,
Ed. Guadarrama, 1968, p. 58.
27. A. Niculescu, Sur l'objet direct prépositionnel dans les
langues romanes, in Recueil d'Etudes Romanes
publié à l'occasion du IX^e Congrès International
de Linguistique Romane à Lisbonne, Éd. de l'Académie
de la République Populaire Roumaine, Bucarest, 1959,
p. 179
28. M. Sandmann, op. cit. p. 588.
29. L. Tesnière, op. cit. p. 109

30. cf. J. Mucsi, Contribution au problème de la classification des compléments du verbe, *Acta Romanica Universitatis Szegediensis*, Szeged, 1972. p. 104.
31. cf. M. Sandmann, op. cit. p. 592.
32. cf. Ebbe Spang-Hanssen, Les prépositions incolores du français moderne, Copenhague, Gads Forlag, 1963, p. 18.
33. M. Sandmann, op. cit. p. 582.
34. L. Tesnière, op. cit. pp. 108-109.
35. L. Tesnière, op. cit. p. 242.
36. L. Tesnière, op. cit. p. 112.
37. J.-Cl. Corbeil, Les structures syntaxiques du français moderne, Bibliothèque Française et Romane publiée par le Centre de Philologie Rom. de Strasbourg, Paris, Klincksieck, 1968, p. 182.
38. M. Marc Blancpain, Apropos du français parlé, in *Bull. pédagogique de l'Alliance Française*, n° 210, nov-déc. 1973, pp. 1-2.; et voir l'ouvrage du même auteur, *En Français, malgré tout*, Paris, Grasset, 1973.
39. H. Bonnard, *Grammatisches Wörterbuch. Französisch*. Dortmund, Lensing, 1970.
40. A. Jaeggi, Le rôle de la préposition et de la locution prépositive dans les rapports abstraits en français moderne, *Romanica Helvetica*, Vol. 58, Berne, Francke, 1956, p. 31.
41. G. Gougenheim, op. cit. p. 30.
42. L. Tesnière, op. cit. p. 127.
43. J. - Cl. Corbeil, op. cit. p. 184.
44. J. - Cl. Corbeil, op. cit. p. 16.
45. E. Richer, *Français écrit, français parlé*, Paris, Payot 4^e éd. 1949, pp. 102 - 104.
46. R.L. Wagner - J. Pinchon, *Grammaire du français classique et moderne*, 2^e éd. Paris, Hachette, 1962, p. 78.

47. P. Guiraud, *La syntaxe du français*, Paris, PUF, Coll.
Que sais-je? 1963, p. 31.
48. C. De Boer, *Syntaxe du français moderne*, Leiden, 1954, p. 31.
49. J. Mucsi, op. cit. p. 108.
50. A. Jaeggi, op. cit. p. 26.
51. K. Togeby, op. cit. p. 188.
52. G. Gougenheim, op. cit. p. 25.
53. G. Gougenheim, *ibid.* pp. 26-27.
54. E. Spang-Hanssen, op. cit. p. 18.
55. L. Hjelmslev, *Mélanges de linguistique et de philologie*
offerts à Jcq. van Ginneken, Paris, Klincksieck,
1937, pp. 51-58.
56. G. Moignet, *La suppléance du verbe en français*, in
Le Français Moderne, XXVIII. /1960/, p. 13.
57. E. Spang-Hanssen, op. cit. p. 19.
58. G. Moignet, op. cit. *ibid.* pp. 13-21 et 107-124.
59. E. Gamillscheg, *Historische französische Syntax*, Tübingen,
M. Niemeyer, 1957, pp. 366-376.
60. L. Tesnière, op. cit. p. 128.
61. M. Regula, *Wesen, Arten und Formen des Prädikativs*, in *Zeitschrift für Romanische Philologie*, Band 77
/1961/, p. 299.
62. J. Dubois - M. Giacomo, etc., *Dictionnaire de linguistique*,
Paris, Larousse, 1973, p. 58.